940.332
Un3c
cop.2

OAK ST. HDSF

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT GN

COUP D'ŒIL

D'ENSEMBLE

sur la

GRANDE GUERRE

UNION DES GRANDES ASSOCIATIONS FRANÇAISES
CONTRE LA PROPAGANDE ENNEMIE
" Toute la France debout pour la Victoire du Droit "

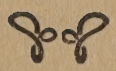
UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS

COUP D'ŒIL

D'ENSEMBLE

sur la

GRANDE GUERRE



UNION DES GRANDES ASSOCIATIONS FRANÇAISES
CONTRE LA PROPAGANDE ENNEMIE
" Toute la France debout pour la Victoire du Droit "

940.332
Un3c
Cop. 2

Coup d'œil d'ensemble

sur la

GRANDE GUERRE

I. Les causes et le début de la guerre.

La guerre de 1914-1918 a été entreprise par la volonté de l'Allemagne qui la préparait depuis longtemps et qui, plusieurs fois déjà, avait essayé de la provoquer.

Les pangermanistes, qui avaient rallié le kaiser à leurs ambitions, voulaient assurer à l'Empire allemand la suprématie du monde. Il s'agissait de mettre la France hors d'état de songer jamais à la revanche de 1870. On lui aurait enlevé sa barrière des Vosges et ses départements du Nord jusqu'à la Somme. Elle aurait perdu le bassin de Briey, essentiel pour son industrie.

Du même coup, la mer du Nord et la Manche devenaient des mers allemandes. La Belgique et la Hollande se trouvaient englobées dans le bloc germanique. L'Angleterre, menacée à la fois de Calais, d'Anvers et de Kiel, perdait sa suprématie maritime. Elle était réduite au rang de puissance de second ordre.

Quant à la Russie, dépouillée de la Pologne et des provinces baltiques, elle était reléguée à l'état de nation asiatique. Grâce à l'alliance avec l'Autriche-Hongrie, le rêve monstrueux du *Mitteleuropa* se réalisait. Grâce à la complicité de la Turquie, l'Allemagne

voyait s'ouvrir devant elle toutes les possibilités orientales vers Bagdad.

Elle dominait l'Europe par la terreur des armes. Elle s'étendait sur le monde par sa puissance maritime, son domaine colonial (car toutes les colonies françaises devaient nécessairement lui-revenir), par son expansion économique. Elle devenait la maîtresse de l'Asie.

Voilà pourquoi la guerre a été entreprise. Pendant plus de quatre ans, nous avons lutté contre cette avidité universelle. Si lourds qu'aient été nos sacrifices, l'échec de l'ambition germanique les aurait déjà compensés. La victoire absolue de nos armes les paye immensément.

Cette victoire, ce n'est pas seulement celle de la France et de ses Alliés. C'est aussi la victoire de la civilisation sur la barbarie, du droit sur la force.

Le plan de l'agression allemande était simple. La France se trouvait liée à la Russie par un traité solennel d'alliance défensive. Mais la mobilisation russe devait forcément être lente. L'énorme machine de Guerre de la Germanie écraserait d'abord la France, puis elle se retournerait contre la Russie.

L'occasion cherchée pour déchaîner le cataclysme se présenta le 28 Juin 1914 : ce fut le meurtre de l'Archiduc François-Ferdinand, héritier d'Autriche à Serajevo (Bosnie). On sait comment e gouvernement autrichien voulut en rendre responsable le gouvernement serbe et lui adressa le 23 Juillet un ultimatum inacceptable. Cependant la Serbie se soumit à toutes les conditions qui lui étaient imposées, sauf une qu'elle ne pouvait accepter sans déchoir. L'Autriche, encouragée par l'Allemagne, rompit aussitôt les pourparlers.

Afin d'appuyer la cause serbe, la Russie avait mobilisé quelques corps d'armée sur la frontière autrichienne. L'Empereur d'Allemagne somma le Tzar de révoquer cet ordre de mobilisation et, le 1er Août, il déclarait la guerre à la Russie. En même

temps, ses troupes commençaient leurs incursions en territoire français, bien que la guerre ne nous ait pas été déclarée à nous-mêmes, et que, pour tenter de l'éviter, notre gouvernement eût donné l'ordre de retirer toutes nos forces à 10 kilomètres de la frontière.

II. La violation de la Belgique.

La mobilisation des armées françaises s'était effectuée face à l'est, entre la frontière Belge et la frontière Suisse. En effet, la neutralité du royaume de Belgique était garantie par les traités de 1831 et de 1839, contresignés par la Prusse. « Chiffons de papier », déclara le Chancelier Bethmann-Hollweg. Car le plan de campagne allemand comportait le passage par la Belgique.

Le 4 Août, l'Armée allemande pénètre en territoire belge. Elle détruit la petite ville de Visé et se présente devant Liège. La ville était défendue par une division commandée par le général Leman. Comment cette poignée d'hommes résisterait-elle au flot écrasant qui déferlait contre elle ? Mais avec un admirable sentiment de l'honneur, la Belgique tint tête à l'Allemagne. Le général Leman résista dans Liège jusqu'au 17 Août, date où tomba le dernier fort. Ce retard imposé à l'Armée allemande dans sa marche victorieuse eut des conséquences incalculables, car il permit au généralissime Joffre de retirer une partie de ses troupes de la ligne de l'Est pour les concentrer là où se précisait la menace principale de l'ennemi.

Les Allemands, d'ailleurs, n'avaient pas attendu la chute complète de Liège pour se répandre en Belgique. Dès le 8 Août,

par le Nord-Ouest, ils commençaient leur marche sur Bruxelles. Le 19 Août, l'Armée belge, succombant sous l'immense supériorité du nombre, était obligée de se replier sur Anvers. Le 20, les Allemands entraient à Bruxelles.

Mais cet impudent mépris de tous les traités devait avoir pour eux un résultat auquel ils ne s'attendaient pas. La Grande-Bretagne, garante de la neutralité belge, avait pris les armes à nos côtés. Au lieu d'un adversaire, ils en rencontraient trois devant eux. « Méprisable petite armée », devait dire le Kaiser du premier contingent du maréchal French envoyé sur le continent. L'Armée anglaise s'est chargée elle-même assez vite de faire repentir de ce mot imprudent celui qui l'avait prononcé.

III. En Alsace et en Lorraine.

Cependant, les Français avaient pris l'offensive à leur aile droite. Franchissant la frontière au-delà de Belfort, ils emportaient dans un magnifique élan Altkirch, puis Mulhouse, le 8 Août. Mais un corps d'Armée Badois, averti de notre infériorité numérique, nous reprenait Mulhouse dans la nuit du 8 au 9. Une nouvelle expédition conduite par le général Pau nous permettait, du 15 au 20, d'occuper Thann, Cernay, Dannemarie, et de nouveau Mulhouse. Les cols des Vosges, abandonnés par nous lors de la mobilisation, furent successivement reconquis et Colmar menacé. Plus au Nord, notre avance se poursuivait sur Château-Salins, Delme, Morhange, Marsal, Dieuze et Fenestrange. Dans cette région, nous nous heurtâmes encore à des forces allemandes considérables qui nous infligèrent un revers à Dieuze et à Morhange.

D'ailleurs, dès la fin du mois d'Août, nous étions obligés de

porter vers le Nord le gros de nos forces et d'abandonner une partie du territoire occupé par nous en Haute-Alsace.

IV. La bataille de Charleroi et la retraite.

Le grand choc allait avoir lieu dans le sud de la Belgique entre Mons et Virton, dans le Luxembourg Belge. Le corps anglais, d'environ 20.000 hommes, prolongeait notre aile gauche vers Mons. Charleroi fut le point central de l'action qui dura du 20 au 23 Août. L'ennemi, attaquant par masses profondes, finit par avoir raison de notre ténacité grâce à sa supériorité en nombre et en matériel. Le 24 Août, le général en chef français Joffre, jugeant que la situation ne pouvait être rétablie que par une audacieuse manœuvre stratégique, donnait l'ordre de la retraite sur tout le front.

Dès lors, les Allemands s'enfoncèrent profondément sur notre territoire. Ils appliquaient la tactique chère à leurs stratèges qui est celle de l'enveloppement par l'aile. Leur aile droite était commandée par le général von Klück. Le 25 et le 26 Août, on se battait entre Cambrai et le Cateau. Le 29 et le 30, la bataille de Guise tourna entièrement à notre avantage. D'autre part sur la Meuse, à Dun, au-dessus de Verdun, nous infligions aux Allemands des pertes considérables. Mais ces succès partiels ne pouvaient pas influer sur l'ensemble du mouvement entrepris. Nous reculions toujours. Le 1er Septembre, les Allemands tenaient Compiègne, Soissons, Laon, Reims, Rethel. Le 2 Septembre, ils étaient à Chantilly, à 40 kilomètres de Paris. Ils comptaient célébrer dans notre capitale l'anniversaire de Sedan.

V. La bataille de la Marne.

Cependant, avant de marcher sur Paris, von Klück a une hésitation. Il sait qu'entre le Camp Retranché et lui se trouve un Corps d'excellentes troupes sous les ordres du général Maunoury et que, d'autre part, à peu de distance, demeure l'ensemble des Armées Françaises non entamées. Un retour offensif des Français peut aboutir à un désastre. Fidèle à la tactique allemande qui consiste à chercher d'abord à détruire l'Armée ennemie, von Klück infléchit sa marche vers l'Est le 3 Septembre, en vue de livrer une bataille décisive. Le 4, les Allemands occupent la ligne de la Marne, Lagny, Meaux, la Ferté-sous-Jouarre, Château-Thierry, Epernay. Le 5 au soir, ils ont encore avancé : leurs avant-gardes sont à Coulommiers, en direction de Provins.

Mais ce mouvement de conversion prête le flanc à une attaque. C'est le moment qu'attendait le général Joffre pour une magnifique contre-offensive. Celle-ci se produisit d'une double façon. Sur la droite allemande, le général Galliéni, commandant le camp retranché de Paris, lança l'Armée Maunoury tandis que, d'autre part, le généralissime français donnait le signal de l'arrêt, ordonnait de faire face partout à l'ennemi par un ordre du jour demeuré justement célèbre et réglait le dispositif d'une immense bataille sur 300 kilomètres engageant 2.000.000 d'hommes.

Von Klück, attaqué dès le 5 par Maunoury, voit le danger dont il est menacé, repasse la Marne et remonte vers le Nord. Les 6, 7 et 8 Septembre, les soldats de Maunoury soutiennent des combats héroïques dans la vallée de l'Ourcq où ils sont rejoints par les Anglais du maréchal French qui ont repris Coulommiers et enlevé de vive force les passages du Petit-Morin. Plus à l'Est, Franchet

d'Esperey combat victorieusement à Montmirail, Foch bat la garde prussienne dans les marais de Saint-Gond, Langle de Cary est sur l'Ornain à la hauteur de Vitry-le-François, Sarrail lutte en s'appuyant sur Verdun. Les Allemands risquent à leur tour d'être tournés à leur droite par Maunoury, à leur gauche par Sarrail. Ils tentent le 9, un effort désespéré pour rompre notre centre. Le 10 au matin, ils se résignent à la retraite. Nos victoires s'enchaînent les unes aux autres. La ligne de la Marne est reconquise puis dépassée. Compiègne, Soissons, Reims, Châlons sont précipitamment évacués par les envahisseurs. Notre poursuite les rejette jusqu'au delà de l'Aisne où ils se retranchent dans des positions préparées d'avance.

Cependant, dans le même temps, le général de Castelnau brise les efforts répétés que, depuis le 22 Août, sous les yeux du Kaiser lui-même, les Allemands multipliaient contre le Grand-Couronné de Nancy.

La bataille de la Marne est la première grande date mémorable de l'histoire de la Guerre. Elle a sauvé la France et la Civilisation. Elle a porté au rêve d'hégémonie de l'Impérialisme allemand un coup terrible duquel il ne devait plus se relever.

VI. La course à la mer, l'Yser, Ypres.

A la bataille de la Marne succéda d'abord la bataille de l'Aisne qui se prolongea pendant de longues semaines, sur des fronts à peu près immobiles. Craonne, Souain, Berry-au-Bac sont le théâtre de combats historiques. L'ennemi se venge de ne pouvoir nous re-

prendre Reims en bombardant la cathédrale. Plus à l'Est, la bataille se prolonge dans les Hauts-de-Meuse, où le fort de Troyon et le fort des Paroches opposent une barrière infranchissable. Les Allemands s'emparent de Saint-Mihiel.

Mais c'est du côté de l'Ouest et du Nord-Ouest que va se jouer la partie. L'ennemi, refoulé, essaye d'une autre tactique. Il cherche à déborder sur notre extrême gauche l'ensemble de nos forces. C'est une course vertigineuse qui va s'étendre jusqu'à la mer du Nord, dans une sorte de lutte de vitesse. On combat en Picardie. On combat en Artois, puis dans les Flandres. La chute d'Anvers, qui a eu lieu le 9 Octobre sous les coups de l'artillerie lourde allemande, a obligé l'héroïque Armée Belge à se replier et à gagner le coin suprême de la côte, qui figurera pendant quatre ans la Belgique indépendante.

L'objectif du Kaiser est alors de prendre Calais afin de pouvoir, de ce port, fondre sur l'Angleterre avec une armée d'invasion. Le 17 Octobre, lançant ses innombrables bataillons, il cherche à forcer le passage de l'Yser entre Dixmude et Nieuport. Il n'a devant lui que des régiments belges épuisés par la lutte et 6.000 de nos fusiliers-marins. Pendant sept jours cette poignée d'hommes tient tête aux vagues allemandes. Le 24, elle est renforcée par les contingents français du général d'Urbal. Le 26, les écluses de Nieuport sont ouvertes et inondent la plaine. La bataille continue à faire rage partout où elle est possible. C'est le 10 Novembre seulement que les Allemands prennent Dixmude. Ils ne peuvent aller plus loin.

L'attaque d'Ypres, non moins forcenée que celle de Dixmude, avait commencé le 21 Octobre. Ce furent les Anglais qui soutinrent le premier choc avec une vaillance sublime. Là encore, plusieurs de nos divisions intervinrent pour rétablir le combat. Le 16 Novembre, les Allemands renonçaient à prendre Ypres. La route de Calais était définitivement fermée.

VII. La guerre de position.

A partir de ce moment, une nouvelle guerre va commencer. C'est la guerre de tranchées. Nous n'avons pas assez de munitions pour pouvoir envisager, avant de longs mois, une action offensive. Les Allemands profitent de la situation pour s'incruster partout sur notre territoire en y organisant une ligne ininterrompue de positions formidables qui vont, pendant plusieurs années, immobiliser le front.

Cette ligne commence aux dunes flamandes, elle descend au Sud jusque vers Noyon, se dirige vers l'Est jusqu'au Nord de Verdun d'où elle repart en s'inclinant au Sud-Est et — en dessinant la « hernie » de Saint-Mihiel — jusqu'aux avancées de Belfort. Pas un jour ne passe, toutefois, sans que la canonnade et la fusillade ne résonnent sur les centaines de kilomètres de cet immense front en plusieurs endroits à la fois. Mais les efforts se neutralisent et la ligne reste immuable.

Les premiers mois de l'année 1915 voient une série de combats partiels : en Janvier, devant Soissons, sur le plateau de Crouy ; en Février et en Mars en Champagne, à Perthes-les-Hurlus, Tahure, Beauséjour ; en Mars, en Argonne où nous emportons Vauquois et en Artois où les Anglais prennent Neuve-Chapelle ; en Avril, aux Éparges ; en Mai et en Juin, en Artois encore, où l'on entend pour la première fois les noms désormais historiques de Notre-Dame-de-Lorette, Carency, Souchez, Vimy et bien d'autres encore. Et il s'en fallait de bien peu pour que notre attaque du 9 Mai en Artois ne nous ouvrit une brèche profonde dans les lignes allemandes.

VIII. Les Russes et les Serbes.

Il nous faut maintenant revenir en arrière et jeter un coup d'œil sur les événements qui s'étaient déroulés sur le front oriental.

La mobilisation russe, effectuée plus rapidement peut-être que les Allemands ne l'escomptaient, avait permis à nos Alliés de prononcer dès le 17 Août une vigoureuse offensive en Prusse Orientale. Dans la région des lacs de Mazurie, ils menaçaient Kœnigsberg et Dantzig. Pour repousser cette invasion, les Allemands durent prélever des troupes sur le front occidental. Ils vinrent à bout des Russes à Tannenberg les 27-29 Août. C'est là que s'illustra pour la première fois Hindenburg. Les Russes furent refoulés ; mais la diversion qu'ils avaient opérée soulagea le front occidental. D'ailleurs, au début d'octobre 1914, les Russes prenaient une revanche à Augustovo.

Quant aux Autrichiens, dès l'ouverture des hostilités, ils avaient envahi presque sans combat le Sud de la Pologne. En riposte, les Russes entrèrent en Galicie. Après une grande bataille de huit jours, du 26 Août au 2 Septembre, ils s'emparèrent de la capitale de cette province, Lemberg.

A la frontière serbe, l'Autriche avait aussi connu des déboires. Ses troupes, après avoir bombardé Belgrade et effectué le passage de la Save et de la Drina, furent taillées en pièces aux journées des 15-21 Août dans les batailles du Tser, du Jadar et de Chabatz.

Le début de 1915 vit l'entrée triomphale des Russes en Bukovine et en Galicie, puis la prise de Przemysl, le 22 mars, après un long siège. 120.000 Autrichiens y capitulèrent. Les Cosaques occupaient les cols des Carpathes, prêts à envahir la Hongrie. Plus au

Sud, les Serbes avaient eux aussi infligé de sanglants échecs aux Autrichiens et les avaient rejetés au delà de la Drina.

C'est alors que les Allemands prirent en main l'ensemble des forces autrichiennes. Le maréchal Mackensen fut placé à la tête des Armées Austro-Allemandes du front oriental et il entreprit le 21 Mai 1915 contre les Russes une grande offensive. Le Grand Duc Nicolas, commandant des Armées Russes, manquait malheureusement de munitions. Il dut battre en retraite, abandonnant Przemysl le 3 Juin, Lemberg le 22, mais sauvant son armée.

Dans le Nord, le maréchal Hindenburg déchaînait en Avril l'invasion sur la Pologne, la Courlande et la Lithuanie. Le port de Libau était enlevé le 7 Mai, Varsovie le 6 Août, Vilna le 16 Septembre. Mais Riga résistait à toutes les attaques par terre et par mer.

IX. L'Italie en guerre.

Liée à l'Allemagne et à l'Autriche par une alliance défensive, l'Italie avait refusé dès Juillet 1914 de se joindre à l'agression injustifiée des puissances centrales. Le 23 Mai 1915, elle déclarait la guerre à l'Autriche, son ennemie héréditaire, qui lui avait enlevé naguère les provinces de Trente et de Trieste, qui sont « l'Alsace-Lorraine » Italienne.

L'Autriche, prévoyant d'ailleurs l'éventualité de cette guerre avec l'Italie, avait couvert toutes les cimes des Alpes sur la frontière de fortifications formidables garnies d'artillerie lourde et tenait toutes les routes d'invasion vers la plaine Vénitienne.

Les Italiens employèrent l'année 1915 à essayer de transporter la guerre en territoire ennemi. Il leur fallut, pour cela, déployer des efforts surhumains, ayant à transporter des troupes et à hisser des canons sur des sommets de 2 à 3.000 mètres au milieu des neiges et des glaciers. Les passes du Trentin furent enlevées dès le début de la campagne, la vallée de l'Adige remontée jusqu'aux portes de Rovereto. Plus à l'Est, nos Alliés progressaient dans les montagnes des Dolomites et en Carnie. Près de l'Adriatique, ils se portaient sur l'Isonzo et se rendaient maîtres du grand chantier naval de Montfalcone, en direction de Gorizia.

X. Les batailles de Champagne et d'Artois.

La fin de Septembre 1915 fut marquée pour les armes françaises par une tentative de rupture du front allemand qui fut bien près de réussir.

Elle eut lieu en Champagne le 25 Septembre. Sur une longueur de 25 kilomètres entre Souain et Beauséjour, nous enlevions toute la première position ennemie et même la seconde, par un nouvel effort. Mais, par derrière, il y avait une troisième position que notre bombardement n'avait pu suffisamment détruire à l'avance. La lutte se prolongea devant elle jusqu'au 5 Octobre. Nous avions fait 25.000 prisonniers et conquis une quarantaine de kilomètres carrés.

Dans le même temps se déroulait du 25 au 27 Septembre la troisième bataille de l'Artois avec le concours des Britanniques. Une fois de plus, Souchez, Notre-Dame-de-Lorette, Vimy, La Bassée, Loos, furent illustrés par des combats acharnés qui ne

purent malheureusement pas donner tous leurs résultats malgré une avance appréciable, en raison du mauvais temps et des renforts que l'ennemi avait amenés de Belgique.

XI. Les Dardanelles, la campagne serbe, Erzeroum, la Palestine, la Mésopotamie.

Dès le 12 Novembre 1914, la Turquie avait pris fait et cause pour l'Allemagne. Malgré l'immense effort qu'ils avaient à fournir en Occident, les Français et les Anglais tentèrent une expédition d'abord navale, puis terrestre, contre Constantinople. Ce fut l'expédition des Dardanelles. Elle débuta par mer le 18 Mars 1915. Elle fut reprise sur terre, par un débarquement dans la presqu'île de Gallipoli, le 23 Avril. Pendant plusieurs mois le corps de débarquement franco-britannique lutta avec héroïsme, mais sans parvenir à forcer la résistance des Turcs. Ce n'est que le 9 Janvier 1916 que le dernier soldat allié quitta la presqu'île.

En revanche, dès le début d'Octobre 1915, nous avions commencé à constituer à Salonique une base importante. Cette intervention était motivée par un fait d'une gravité exceptionnelle : la campagne des Autrichiens, aidés d'ailleurs par les Allemands sous la conduite de Mackensen, contre la Serbie.

Ce petit peuple avait jusque là repoussé glorieusement tous les assauts des Autrichiens. Il ne succomba que sous l'agression de deux grandes nations aux puissantes armées, aidées encore d'un complice perfide, la Bulgarie.

La campagne de Serbie débuta le 9 Octobre par le franchissement du Danube. Le 13, les Bulgares attaquaient de flanc. Le secours envoyé aux Serbes par les Franco-Anglais arriva trop tard. En Décembre 1915, la Serbie était complètement envahie. En Janvier 1916, le Monténégro succombait à son tour.

Du moins le maintien du corps expéditionnaire allié de Salonique servit-il à déjouer les projets gigantesques que les Allemands méditaient en Orient, en maintenant sur le flanc de leurs communications avec la Turquie une constante menace. Cette expédition de Salonique devait recevoir son éclatante justification à l'automne de 1918.

Mais les échecs douloureux des Balkans étaient compensés par la brillante campagne du Caucase et d'Arménie, menée par les Russes sous le commandement du Grand Duc Nicolas pendant toute l'année 1915 et le début de 1916. Tour à tour, elle valut à nos Alliés la prise d'Erzeroum (Février 1916), de Trébizonde (Avril 1916) et plus tard encore d'Erzindjan (Juillet 1916).

La Turquie était d'ailleurs attaquée par d'autres côtés. Dès le 21 Novembre 1914, les Anglais partis du Golfe Persique, avaient occupé Bassorah. En novembre 1915, ils étaient arrivés à Ctésiphon, à 40 kilomètres seulement de Bagdad, mais ils durent se replier sur Kut-el-Amara, où le général Townsend, après 143 jours de siège, dut se rendre le 28 avril 1916. La campagne allait être reprise quelques mois plus tard. Le général Maude rentrait à Kut-el-Amara le 24 Février 1917 et Bagdad était occupée le 11 Mars suivant par l'Armée Anglo-Indienne.

Vers l'Ouest, les Turcs avaient dépensé de vains et coûteux efforts pour s'emparer du Canal de Suez. Après les avoir repoussés, les Anglais prirent pied sur les limites de la Syrie. Au printemps de 1917, la prise de Gaza au seuil de la Palestine allait ouvrir de nouvelles possibilités.

En Arabie enfin, le chérif de la Mecque, représentant de la pure tradition musulmane, allait chasser le 13 Juin 1916 les troupes ottomanes de la ville sainte et proclamer l'indépendance du peuple arabe.

XII. La bataille de Verdun.

(*Février-Novembre 1916*)

C'est au début de l'année 1916 seulement que les Allemands qui avaient échoué en Août-Septembre 1915 dans leur ruée « nach Paris » ont tenté sur le front occidental une entreprise offensive de large envergure, sinon par l'étendue du front d'attaque, du moins par la grandeur des moyens. Ce fut la bataille à jamais mémorable de Verdun.

On avait réservé au Kronprinz d'Allemagne cette opération grandiose dont le succès était considéré comme certain. Il s'agissait d'abord de prendre Verdun, puis de réaliser la grande trouée dans les lignes françaises et de recommencer la marche contre notre capitale. Le 21 et le 22 Février 1916, un bombardement d'une violence encore inconnue pulvérisa nos retranchements. Après quoi les Allemands se lancèrent à l'attaque. L'Armée Française de Verdun, placée sous les ordres du général Pétain dès le 5e jour de la bataille, résista héroïquement. Avec autant de rage que d'entêtement, le Kronprinz lança contre nous pendant des semaines, pendant des mois, les meilleures troupes de l'armée allemande. La ruée qui avait pu pénétrer le 26 Février jusque dans le Fort de Douaumont avait été arrêtée à quelques kilomètres seulement de Verdun. Jusqu'à la fin d'Avril 1916, les efforts de l'ennemi ne se calmèrent point. Après un répit léger, ils reprirent en Mai une violence nouvelle, notamment sur la rive gauche de la Meuse contre le Mort-Homme et la cote 304. Sur la rive droite, de sanglants combats se déroulaient encore. Le fort de Vaux tombait à son tour le 7 Juin. Les Allemands parvenaient jusqu'à l'ouvrage de Thiaumont et devant le fort de Souville. Ils s'y brisèrent une première fois, après deux mois d'acharnement, le 30 Juillet, et définitivement cette fois, le 29 Septembre. A ce moment l'on peut dire que la tentative

sur Verdun était abandonnée, et que le Kronprinz s'était résigné à la faillite de son rêve.

D'ailleurs, à cette heure, la bataille de la Somme donnait depuis déjà deux mois d'autres préoccupations à l'Etat-Major Allemand.

Cependant, la bataille de Verdun devait avoir un glorieux épilogue : le 24 Octobre, les vagues d'assaut, partant de nos tranchées, enlevaient d'un seul élan le fort de Douaumont, rejetaient l'ennemi presque jusque sur ses positions du début de la bataille, et, en quatre heures, anéantissaient l'œuvre à laquelle l'Allemagne avait sacrifié pendant huit mois un demi-million de ses meilleurs soldats.

Enfin, le 2 Novembre, la réoccupation du fort de Vaux par nos troupes marqua la fin de la lutte commencée le 21 Février.

XIII. La bataille de la Somme

(Juillet 1916 — Mars 1917)

Une des raisons pour lesquelles les Allemands nous avaient attaqués devant Verdun, c'est qu'ils redoutaient une grande offensive des armées franco-britanniques. Ils réussirent en effet à la retarder peut-être pendant quelques mois, mais non à l'empêcher. Ce fut la bataille de la Somme, commencée le 1er Juillet 1916. Elle eut un double résultat. D'une part, elle décongestionna rapidement notre front dans la région de Verdun en obligeant les Allemands à porter tout leur effort sur un autre front et, d'autre part,

elle fit subir — cette fois au Kronprinz de Bavière —une grande défaite dont les conséquences ont été considérables.

La Bataille de la Somme fut livrée en coopération, par l'armée française et l'armée anglaise devenue, grâce à deux années de travail incessant, une grande armée. Nous nous heurtâmes à des organisations formidables que l'ennemi défendit avec acharnement. C'est sous des trombes de fer et de feu que les Anglais, qui opéraient au Nord de la Somme, enlevèrent une dizaine de villages fortifiés sur la route de Bapaume. Quant aux troupes françaises, leur premier bond les mena jusqu'à Biaches, faubourg de Péronne. Un territoire d'environ 80 kilomètres carrés se trouva repris en peu de temps. Il continua à s'accroître dans les mois qui suivirent. Les 25 et 26 Septembre, l'armée anglo-française emporta Combles, centre de la résistance allemande dans la région. La mauvaise saison n'interrompit pas les engagements presque quotidiens.

La bataille de la Somme a inauguré une nouvelle méthode offensive, basée sur l'emploi patient et méthodique de l'artillerie et assurant à l'infanterie un progrès lent, mais continu.

Le résultat de cette longue série d'opérations se manifesta du 17 au 24 Mars 1917 par un brusque repli de l'armée allemande qui, renonçant à la résistance sur la Somme, se retirait derrière la fameuse ligne Hindenburg et abandonnait entre nos mains après les avoir complètement dévastés, Bapaume, Péronne, Chaulnes, Royes, Ham, Lassigny, Noyon, Chauny, Tergnier, libérant d'un seul coup environ 2.400 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus d'un neuvième du territoire français encore occupé.

XIV. Gorizia, les Russes, Salonique.

Pendant toute l'année 1915, les Autrichiens s'étaient maintenus sur la défensive. Néanmoins, ils préparaient pour le mois de Mai 1916 une grande offensive réunissant une masse de choc de plus de 500.000 hommes. L'action commença le 15 Mai. Elle tourna d'abord à l'avantage de l'ennemi qui s'empara des villes importantes d'Arsiero et d'Asiago. Mais le général Cadorna, préparant la riposte, l'exécuta bientôt d'une façon audacieuse au Nord des Sette Comuni. Dès lors, le plan des Autrichiens était voué à l'échec, d'autant plus qu'ils avaient à envoyer des troupes en Galicie devant une nouvelle menace des Russes. Le 26 Juin, Arsiero et Asiago étaient reconquis. Le refoulement sur le plateau des Sette Comuni se poursuivit pendant tout le mois de Juillet. En Août 1916, les Italiens prirent l'offensive sur un autre point. Le 9, ils entraient à Gorizia. Dans les mois qui suivirent, des progrès constants furent accomplis par eux, en dépit de grandes difficultés, sur le plateau du Carso qui commande la route de Trieste.

Dans le même temps, le général russe Broussiloff et ses lieutenants entamaient une campagne victorieuse dans le Sud de la Pologne et en Bukovine. En Juin 1916, les forces austro-allemandes subissaient des défaites désastreuses sur les rivières du Stockhod et du Styr, perdant les prisonniers par dizaines de milliers et les canons par centaines. Les Russes reprirent Loutsk le 8 Juin 1916, Czernowitz, le 17 Juin, Brody, le 28 Juillet, Stanislau, le 10 Août. Non seulement cette foudroyante diversion permettait aux Italiens de reprendre l'avantage, comme nous l'avons vu, sur la frontière du Tyrol, mais encore les Russes se retrouvaient de nouveau à portée des Carpathes. Ce fut là, il est vrai, leur dernière manifestation militaire, mais elle a joué, dans l'évolution de la guerre, un rôle qui n'est pas négligeable.

Dans les Balkans enfin, le mois de Juillet 1916 vit une tentative des Bulgares contre les Armées alliées. L'ennemi s'empara de Florina. Il en fut bientôt chassé par nous le 18 Octobre. Avec le concours de l'armée serbe, nos succès se poursuivirent. Ils aboutirent le 20 Novembre 1916 à la prise de Monastir. En Mars 1917, cette ville était complètement dégagée et les Bulgares se trouvaient refoulés vers le Nord. Déjà les Italiens opérant en Albanie avaient effectué leur jonction avec l'aile gauche de l'armée de Salonique, fermant ainsi la barrière entre les Empires Centraux et la Grèce où l'attitude du roi Constantin donnait lieu à de vives inquiétudes. Sans entrer dans le détail des incidents provoqués par la duplicité criminelle de ce monarque, il suffit de rappeler l'attentat du 1er Décembre 1916 où nos marins furent massacrés dans les rues d'Athènes. Mais la véritable volonté de la Grèce s'affirma par la constitution à Salonique d'un gouvernement provisoire sous la présidence de Venizelos. Constantin devait abdiquer le 12 Juin 1917 et Venizelos, rentrant à Athènes, collaborait désormais en toute liberté avec les Alliés, politiquement et militairement.

XV. L'expédition contre la Roumanie.

(Août 1916 — Janvier 1917)

Tous les intérêts de la Roumanie lui conseillaient de se ranger du côté des Alliés. Ceux-ci ne combattaient-ils point contre l'Autriche et contre la Bulgarie, ses deux ennemis héréditaires ? C'est à la fin d'Août 1916 que le gouvernement de Bucarest se décida à intervenir. L'armée roumaine obtint d'abord des succès en pénétrant en territoire hongrois. Mais l'Allemagne comprit le péril. Elle envoya au secours de l'Autriche une puissante armée comman-

dée par Mackensen, tandis que Falkenhayn attaquait de son côté sur la frontière de Transylvanie. La campagne roumaine dura pendant les derniers mois de l'année 1916. Dès le début de Janvier 1917, les Roumains avaient perdu la Valachie et la Dobroudja. Le gouvernement s'était transporté à Jassy. Ce qui restait de l'armée, avec une obstination héroïque, continuait à lutter contre l'envahisseur ; la France avait d'ailleurs envoyé aux Roumains, pour organiser leur résistance, le général Berthelot.

XVI. Vimy et Messines.

Après le repli allemand de fin mars 1917, l'armée anglaise entreprit une série d'opérations entre Saint-Quentin et Cambrai. Le canal de l'Escaut à la Somme fut atteint le 24 Avril 1917 et des actions fructueuses menées en Avril et en Mai contre la ligne Hindenburg vers Quéant. Mais les succès les plus importants furent obtenus devant Arras : prise de la falaise de Vimy, dominant toute la plaine de Lens et de Douai, le 10 Avril 1917 ; prise de Liévin, l'un des boulevards de Lens, le 14 Avril ; assaut victorieux de Monchy-le-Preux, le 11 Avril.

Du côté d'Ypres, les Allemands subissaient les 7 et 8 Juin, une lourde défaite qui leur coûtait une large bande de territoire belge progressivement agrandie le 31 Juillet, le 16 Août et le 26 Septembre.

Le 20 Novembre, une tentative de grand style fut exécutée contre Cambrai. Elle réussit en partie, grâce à l'emploi intensif des chars d'assaut — les tanks — mais fut malheureusement neutralisée par de puissantes contre-attaques.

XVII. L'offensive française d'avril 1917.

La retraite stratégique d'Hindenburg au lendemain de la victoire de la Somme avait eu l'avantage de soustraire l'ennemi à une nouvelle et formidable offensive que nous préparions contre lui. Cette offensive eut lieu néanmoins, mais dans des conditions différentes et sur un autre terrain. Elle commença le 16 Avril dans la vallée de l'Aisne et en Champagne sur un développement de près de 80 kilomètres. Notre objectif, entre Soissons et Reims, était le plateau de Craonne et le Chemin des Dames. Le 16 et le 17 Avril, les Allemands furent débusqués des falaises de l'Aisne où ils se terraient depuis la bataille de la Marne, puis refoulés sur le plateau dont nous nous rendîmes maîtres en partie. Du 17 au 20, sur la gauche, Soissons était dégagé par la réduction du saillant de Vailly. Condé, Chavonne, Bray, tombaient entre nos mains. Le 4 Mai, nous prenions pied sur le Chemin des Dames par la conquête de Craonne. Les cinq mois qui suivirent furent employés par les Allemands à de sérieuses contre-attaques sans effet. En Champagne, nous avions pris, le 17 Avril, les crêtes de Moronvilliers et le 18, Auberive.

XVIII. L'offensive austro-allemande contre l'Italie.

(Octobre 1917 — Janvier 1918)

Les avantages que les Italiens ne cessaient de remporter en différents points de leur front pendant l'été de 1917, déterminèrent l'Autriche à s'adresser une fois de plus aux Allemands. De fait,

une importante offensive austro-allemande se déchaîna, le 23 Octobre 1917 sur les plateaux du Carso et de Bainsizza. Nos Alliés durent sacrifier Gorizia, repasser l'Isonzo, évacuer Cividale, Udine, se replier le 1er Novembre derrière le Tagliamento ; le 7, derrière la Livenza, abandonner Bellune le 10. On craignit pour Venise. Le dernier obstacle à l'invasion ennemie était le cours du Piave. Les Italiens surent le maintenir. Dans ces circonstances critiques, les Alliés de l'Italie lui offrirent leur secours et le général Foch s'en fut sur place conseiller les mesures qui s'imposaient. Le 5 Décembre 1917, un corps franco-anglais était en ligne. Le 1er Janvier 1918, un bataillon français enleva de vive lutte le mont Tomba et peu de jours après les Austro-Allemands repassèrent le Piave qu'ils avaient réussi à franchir sur quelques points. La Vénétie était sauvée.

XIX. L'aide américaine et la défection russe.

La maîtrise des mers possédée par les Alliés, grâce à la puissance de la flotte britannique, leur avait permis d'organiser le blocus des Puissances Centrales. L'Allemagne y répondit en proclamant, le 2 Février 1917, la guerre sous-marine à outrance, s'arrogeant le droit de couler sans avertissement, quelle que fût leur nationalité, les navires surpris dans une certaine zone de navigation autour des côtes d'Angleterre, de France et d'Italie. A vrai dire, les sous-marins allemands avaient depuis longtemps déjà commencé leurs méfaits. Le torpillage du paquebot *Lusitania*, survenu le 7 Mai 1915, avait coûté la vie à de nombreux Américains. En dépit de toutes les représentations faites par les États-Unis, les Allemands s'obstinèrent dans cette violation flagrante et monstrueuse du droit des gens, si bien que le 6 Avril 1917, le Président Wilson leur déclarait la guerre.

Mais les États-Unis ne possédaient point d'armée nationale. Il leur fallait, pour la constituer, un assez long temps. Or, les Alliés se trouvaient avoir un urgent besoin de secours, par suite des événements qui se passaient en Russie.

Des faits multiples qui ne sauraient être indiqués ici, avaient amené le 15 Mars 1917 l'abdication du tzar et la constitution d'un gouvernement provisoire. Celui-ci, dont Kerensky était le chef, chercha d'abord à maintenir l'alliance de la Russie avec l'Entente et à continuer la guerre sur le front oriental. A nouveau, Broussiloff exécuta en Galicie, le 1er Juillet 1917, une brillante offensive. Mais des causes profondes désagrégeaient déjà toute l'armée russe. Elle ne tint point devant les contre-attaques austro-allemandes. Du 19 Juillet au 3 Août, la Galicie, la Bukovine furent perdues. En Septembre, les Allemands, attaquant au Nord, ne trouvaient plus rien devant eux. Le 30, ils occupaient Riga, le 21 Jacobstadt. En Octobre, ils achevaient la conquête de la Livonie.

Bientôt d'ailleurs, le gouvernement de Kerensky lui-même se trouvait emporté par la tourmente révolutionnaire. Les maximalistes, avec Lénine et Trotzky, venaient au pouvoir. Leur premier soin fut de capituler devant l'Allemagne en signant le 3 Mars 1918, la paix honteuse de Brest-Litowsk.

La défection russe, fatale déjà depuis plusieurs mois, libérait l'Allemagne de la guerre sur le front oriental. La Roumanie, isolée, devait accepter elle aussi de déposer les armes. Sans doute, l'armée américaine allait largement compenser pour les Alliés le concours qu'ils perdaient en Orient, mais il fallait attendre que cette armée fût prête. La pensée de l'Allemagne était fort claire : elle voulait profiter des quelques mois où elle possèderait en Occident une écrasante supériorité numérique pour venir à bout de ses adversaires. Nous n'avions qu'un moyen de nous sauver. C'était d'économiser nos effectifs afin de pouvoir tenir le coup lors de l'offensive inéluctable de l'Allemagne.

C'est à quoi se consacra, en particulier, le général Pétain, commandant en chef des Armées Françaises, qui avait succédé au général Nivelle, le 15 Mai 1917. Pendant tout le second semestre

de 1917, l'armée française se borna, en effet, à exécuter des entreprises locales, comme la prise du Mort-Homme et de la cote 304, les 18 et 20 Août, et celle de la Malmaison et du Chemin des Dames le 23 Septembre. Ces opérations, qui procurèrent de brillants résultats, contribuèrent puissamment à maintenir très haut le moral de l'armée française.

XX. Les offensives allemandes de 1918.

L'heure prévue du gigantesque effort ennemi arriva en effet le 21 Mars 1918. Attaquant sur 80 kilomètres entre la Somme et l'Oise, le général von Hutier parvint à briser le front des Alliés et à refouler profondément les armées anglaises qui lui étaient opposées. Une fois encore, la vallée de l'Oise faillit s'ouvrir en direction de Paris devant le flot des envahisseurs. Cependant, grâce à des efforts héroïques où la résistance anglaise fut puissamment aidée par l'arrivée de renforts français, la ruée ennemie put être endiguée. Mais une poche énorme était créée dans notre front jusqu'à Montdidier et aux abords d'Amiens. Les Allemands renouvelèrent leur tentative de percée le 9 Avril sur la Lys et devant les Monts de Flandre où ils réussirent encore à creuser un saillant dangereux qui pouvait leur servir de point de départ pour une opération de grande envergure contre la côte et contre Calais.

Ils employèrent la fin du mois d'Avril à une série de tentatives qui demeurèrent infructueuses pour s'emparer d'Amiens. Le 27 Mai, ils portaient leurs efforts sur un autre théâtre, réussissaient à nous enlever, par une attaque brusquée, le Chemin des Dames, et à gagner, non seulement l'Aisne et la Vesle, mais au bout

de quelques jours la Marne jusqu'à Château-Thierry. Poussant sur leur droite, ils atteignirent la forêt de Villers-Cotterêts. Ils n'étaient plus qu'à une soixantaine de kilomètres de Paris.

Nouvel effort le 9 Juin : c'est la bataille pour Compiègne. Compiègne n'est pas pris, mais nous perdons encore du terrain et une quatrième poche se forme dans notre front.

Vient enfin le 15 Juillet. C'est le coup qui doit être définitif, l'offensive qui doit décider de la paix (Friedensturm comme l'appelaient les Allemands). Elle devait rompre l'ensemble de nos lignes de Champagne, nous repousser en désordre vers le Sud, enlever au passage Reims et la Montagne de Reims, franchir la Marne, couper en deux les armées françaises et permettre un vaste encerclement de toute la région parisienne. Cette offensive est arrêtée net, en particulier en Champagne, par le général Gouraud. C'est la dernière attaque allemande. La riposte des Alliés va commencer.

XXI. La riposte des alliés.

(18 Juillet — Novembre 1918)

Les moments critiques que nous avions traversés au mois de Mars avaient du moins eu pour nous deux avantages : ils avaient amené les Alliés à constituer l'unité de commandement sous la haute direction de celui qui allait devenir le maréchal Foch ; d'autre part, ils avaient intensifié l'envoi sur le continent des troupes américaines. En outre, nous allions recueillir le fruit de notre énorme effort industriel dont les programmes venaient à réalisation, pour l'aviation, pour l'artillerie et surtout pour les chars

d'assaut. Enfin, les pertes énormes que nous avions infligées aux Allemands nous valaient de posséder à notre tour la supériorité numérique.

Lorsque le maréchal Foch jugea que l'instant était venu, il déclencha la contre-offensive des Alliés. Elle débuta le 18 Juillet 1918, de l'Aisne à la Marne, par une attaque française des armées Mangin et Degoutte. Elle ne s'est arrêtée depuis que par l'armistice.

Sa première phase nous a permis de réduire le saillant de Château-Thierry, sa seconde celui de Montdidier et de Compiègne. Bientôt les Allemands ont été refoulés pas à pas devant l'avance victorieuse des armées françaises et des armées britanniques opérant sur notre gauche jusque sur la ligne Hindenburg, c'est-à-dire sur leurs positions de départ de Mars dernier.

Mais à la contre-offensive des Alliés a succédé sans aucune interruption une offensive générale de la Meuse à la mer. L'armée américaine entrant en jeu pour son propre compte a, pour son coup d'essai, réduit la hernie de Saint-Mihiel. Français et Anglais, s'acharnant sur la ligne Hindenburg, l'ont crevée de toutes parts. L'offensive franco-américaine de Champagne et d'Argonne, l'offensive franco-britannique d'Artois et de l'Oise, — avec Debeney et Humbert — l'offensive du groupe des Armées de Belgique à laquelle Belges, Français, Anglais et Américains participaient, ont achevé l'irrémédiable défaite militaire de l'Allemagne.

Successivement, l'ennemi a dû abandonner tout le massif de Laon qui était le bastion de sa résistance au centre du front français, il a entrepris dans le Nord une retraite générale libérant Douai, Lens, Lille, Tourcoing, Roubaix, Valenciennes, Ostende, toute la côte belge jusqu'à la frontière hollandaise, Bruges, Gand. Il a été repoussé au delà de l'Escaut. Les Alliés dès lors, l'ont talonné partout. Ils l'ont chassé de la ligne Hunding, du massif d'Argonne. Ils lui ont repris Maubeuge, Hirson, Mézières. Ils l'avaient presque rejeté de tout le sol de France quand il a demandé grâce.

XXII. Les armistices Bulgare, Turc et Autrichien.

Ce n'est pas, d'ailleurs, sur le seul front occidental que des événements décisifs se sont passés. Dans les Balkans, l'armée de Salonique exécutait, le 15 Septembre 1918, contre les Bulgares, avec des contingents Français, Anglais, Serbes, Italiens et Grecs, une vigoureuse offensive dont le général Guillaumat avait tracé le plan et que le général Franchet d'Esperey réalisa. Le résultat était foudroyant. Dix jours plus tard, les Bulgares, complètement battus, demandaient un armistice. Il leur était accordé le 29 Septembre dans des conditions telles qu'il consacrait absolument notre victoire.

C'était le premier allié de l'Allemagne qui se trouvait ainsi mis hors de cause. Celle-ci comprenait le péril, et, le 5 Octobre, adressait au Président Wilson, concurremment avec l'Autriche-Hongrie et la Turquie, une demande d'armistice général.

Certes, ce n'était pas la première fois que l'Allemagne faisait ainsi une démarche en faveur de la paix. Dès la fin de 1916, le Kaiser avait hypocritement proposé à ses adversaires de renoncer à la lutte mais, à cette époque, la paix devait, à ses yeux, consacrer la victoire et l'hégémonie allemandes. Les Alliés dédaignèrent ces offres inacceptables. Le Président Wilson, dans un message historique de Janvier 1917, complété depuis par d'autres manifestations publiques, avait exposé les conditions de la seule paix juste que les Alliés voulaient obtenir. Fondée sur le droit et sur le principe des nationalités, elle exige des réparations pour les dommages qui ont été commis et des garanties sérieuses pour que la paix du monde ne soit plus troublée dorénavant par les nations de proie.

Ces exigences, le Président Wilson les a réitérées à l'Allemagne en réponse à sa demande du 5 Octobre. Mais les événements ont marché avec une extrême rapidité. La Turquie, isolée par la défection bulgare et qui avait d'autre part subi en Palestine, au mois de Septembre, une écrasante et définitive défaite, infligée par les armées britanniques du général Allenby, a capitulé à son tour. L'armistice a été signé avec elle à dater du 31 Octobre. Il nous ouvre les Dardanelles et nous donne libre accès dans la Mer Noire.

Restait la seule Autriche. Une magnifique offensive italienne entreprise contre elle à la fin d'Octobre a été facilitée par la décomposition intérieure de la double monarchie où toutes les nationalités différentes ont proclamé leur indépendance, les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves se rangeant aux côtés de l'Entente. Le 29 Octobre, les Parlementaires autrichiens se présentaient sur le front italien. Le 3 Novembre, l'armistice était signé. Il est entré en vigueur le 4 Novembre à 15 heures.

XXIII. L'armistice avec l'Allemagne et la victoire des Alliés.

Dès lors, depuis le 3 Novembre, l'Allemagne était complètement seule dans la lutte qu'elle soutenait contre les alliés. Tour à tour chacune des Nations qui s'étaient faites ses complices, avait payé d'une irrémédiable défaite la lourde faute commise. La Serbie, si longtemps envahie, avait retrouvé sa capitale et l'intégrité de ses frontières. Le drapeau italien flottait à Trente et à Trieste. L'heure des réparations était venue avec celle des justes sanctions.

Elle a été terrible. Se sentant absolument perdue, l'Allemagne a elle aussi envoyé ses parlementaires pour négocier un armistice,

le 6 Novembre. Le maréchal Foch ne leur a pas permis de le discuter, mais il leur a donné 72 heures pour les accepter à partir du 8 Novembre, à 11 heures. Le 11, à cinq heures du matin, ils signaient le protocole. Les hostilités ont cessé le 11 Novembre à 11 heures.

L'armistice met l'Allemagne dans l'impossibilité de reprendre la lutte. Il lui enlève la majeure partie de son matériel de guerre. Il nous rend l'Alsace-Lorraine, délivre la totalité de la Belgique, nous permet d'occuper la rive gauche du Rhin, avec des têtes de pont sur la rive droite à Cologne, Coblentz, Mayence.

Comme si cette écrasante défaite ne suffisait pas au châtiment des coupables, la Révolution a éclaté en Allemagne. Le Kaiser a été obligé d'abdiquer avec toute sa dynastie. La République a été proclamée à Berlin, à Munich et dans presque tous les autres États. Les Hohenzollern ont entraîné les Habsbourg dans leur chute : Charles Ier a, lui aussi, dû abdiquer.

Telle est la victoire que la longue constance et l'héroïsme des Alliés leur a value. Elle est la plus belle, la plus complète de l'histoire du monde. L'honneur en revient d'abord aux magnifiques armées de Pétain, de Douglas Haig, de Pershing, groupées sous le haut commandement du maréchal Foch. Mais l'instinct populaire a compris qu'une part devait en être reportée au chef du gouvernement français qui, depuis un an, a, selon son bref mais significatif programme, « fait la guerre ».

Ainsi qu'il sera inscrit sur toutes les écoles et toutes les mairies de France, « les armées et leurs chefs, le gouvernement de la République, le citoyen Georges Clemenceau et le maréchal Foch ont bien mérité de la patrie ».

Mais où inscrira-t-on que la chevaleresque Belgique, la stoïque Serbie, la puisante Angleterre, l'ardente Italie, la grande et noble Amérique, la sublime France ont bien mérité de l'Humanité ?

Étampes. — Imp. « La Semeuse ». — 109.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 039388043